

## **Wolodymyr KOSYK**

Docteur en Histoire de la Sorbonne (Paris)

Ancien chargé de cours à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales de Paris

Professeur à l'Université libre ukrainienne de Munich

Professeur à l'Institut de perfectionnement des instituteurs de Kyiw (Kiev)

## **LES UKRAINIENS DANS LA RESISTANCE FRANCAISE**

**Publications de l'Est Européen  
1994**

Extraits

### **Le bataillon ukrainien en Haute-Saône**

De nombreux habitants de Confracourt, de Vy-lès-Rupt, de la Nouvelle-les-Scey, de Combeaufontaine et d'autres villages de la région de Vesoul se souviennent encore d'un bataillon de l'armée allemande passé dans les FFI en août 1944. On le désignait parfois comme « russe ». En réalité, il était composé d'Ukrainiens et non pas de Russes.

Le passage de ces hommes dans la Résistance a lieu le 27 août 1944. Au cours des combats comme unité de FFI et ensuite sur le front de Belfort, ce bataillon ukrainien eut 143 tués et 52 blessés pour la plupart graves.

Ces Ukrainiens sont morts sur le sol français pour la libération de la France. C'est une raison suffisante pour connaître un peu mieux l'histoire de ce bataillon. Qui étaient ces Ukrainiens ? D'où venaient-ils ? Les documents d'archives allemandes, le livre de marche du commandant de ce bataillon et les témoignages de ceux qui en fait partie permettent de retracer son histoire.

Disons d'emblée que ces Ukrainiens n'étaient pas des SS. En effet leur bataillon, formé en juillet 1942 à Kremianets, en Ukraine, était à l'origine un simple bataillon de garde (*Wach-Bataillon*), composé de gardiens armés. Parmi les engagés se trouvaient, en partie, d'anciens prisonniers de guerre, ainsi que des hommes forcés de s'engager, des jeunes gens échappant aux répressions, au Service de travail obligatoire ou à la famine qui sévissait dans les villes. Mais il y avait aussi des volontaires désireux de combattre contre le régime de Staline. La Résistance nationale ukrainienne, pour sa part, avait envoyé dans ce bataillon plusieurs hommes chargés de l'infiltrer afin de préparer le terrain pour un passage éventuel des hommes ou des unités entières du côté de la Résistance. Ce bataillon reçut le numéro d'ordre 102.

En octobre 1942, une fois l'entraînement terminé, le bataillon fut envoyé en Biélorussie, d'abord dans la région de Postavy, ensuite dans celle de Kopyl, où son rôle était de protéger les voies ferrées et les installations militaires.

En 1943, le commandant ukrainien du bataillon, le major Roudnyk, est entré en relation avec la Résistance nationale en Ukraine. A cette époque, la Résistance ukrainienne avait déjà pris de l'ampleur. En effet, des petits groupes de résistants armés, mis sur pied dès le printemps 1942, se regroupèrent en octobre de la même année pour former l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (UPA). En 1943, les unités de l'UPA passèrent à de vastes opérations dirigées contre l'administration et les troupes allemandes, libérant des villages et des petites villes, attaquant les trains chargés d'ouvriers en route pour l'Allemagne, faisant sauter des voies de communication allemandes.

En avril 1943, le Reichskommissar de l'Ukraine, Erich Koch, disait dans un rapport que dans la région de Volhynie : *« Il ne reste que deux districts libres des bandes »* et que *« les bandes nationales sont particulièrement dans la région de Kremianets-Kostopil-Rivné »*. Comme dans certaines régions opéraient des partisans soviétiques, l'UPA entreprit de les repousser vers le nord, en Biélorussie. Le commandement du XIII<sup>ème</sup> corps d'armée allemand consignait dans un rapport que *« les forces de l'UPA luttent pur une Ukraine libre et indépendante et croient fanatiquement pouvoir atteindre ce but. Leurs ennemis sont les Allemands et les Russes »*. Selon les estimations allemandes, les effectifs de l'UPA étaient de 40.000 hommes à l'été 1943, de 60.000 à 80.000 au début de 1944, et ils augmentaient sans cesse.

Vers la fin de novembre 1943, le major Roudnyk reçut l'ordre de la Résistance ukrainienne de passer à la dissidence et de conduire le bataillon à travers les forêts de Biélorussie en Ukraine. Le major mit au courant les autres membres de la Résistance. Ils devaient le moment venu, désarmer et isoler « *tous les éléments hostiles et peu sûrs.* » Le passage à la dissidence était prévu pour le 12 décembre 1943. Mais le 6 décembre, le major Roudnyk fut blessé au cours d'une embuscade tendue par les partisans soviétiques. Le plan ne put donc être réalisé.

Mais à cette époque, poursuivant son offensive l'armée rouge s'est emparée d'une grande partie de l'Ukraine (Kiev fut prise le 6 novembre 1943). En Biélorussie, les Allemands procédèrent, en janvier 1944, au regroupement des unités de garde et de protection en une brigade de protection (*Schutzmannschaft-Brigade*). Le 102ème bataillon de garde ukrainien fut rebaptisé en bataillon de protection (*Schutzmannschaft-Bataillon*) et il reçut le numéro 61. Ce changement se fit dans les états-majors, les hommes n'étant pas mis au courant. Pour eux, le bataillon portait toujours le numéro 102.

Le front s'étant rapproché et la Biélorussie étant devenue zone des troupes de combat, les bataillons de protection y devenaient inutiles. Les Allemands décidèrent de les retirer en Prusse orientale. Une vague rumeur disait qu'ils allaient être envoyés en France. Mis en marche à pied au début de juillet 1944 en direction de l'ouest, le bataillon 102 arriva, quelques semaines plus tard en Prusse orientale, dans la région de Deutsch-Eylau au sud de Dantzig (Gdansk). Le commandement allemand fit également venir en Prusse orientale les autres bataillons de la brigade de protection Siegling, dont le deuxième bataillon ukrainien (n° 118), ainsi que des unités de police. Son intention était d'en former une division de la Waffen-SS. Le bataillon ukrainien 102, complété par des jeunes gens plus ou moins mobilisés de force dans les camps de travailleurs de l'Est et renforcé par le commandement et les SS allemands, devint ainsi le 3ème bataillon du 1er régiment de la nouvelle division.

La décision du regroupement des bataillons et leur envoi en France fut prise en haut lieu par les seuls Allemands qui ne pensaient pas un instant tenir compte des sentiments des engagés, de leurs préférences ou de la détermination des Ukrainiens de ne combattre que contre le bolchevisme russe. Seule la discipline militaire devait jouer. Or les Ukrainiens ne voyaient aucune raison d'aller combattre en France.

C'est en Prusse orientale, bien avant le départ pour la France, que les responsables de la Résistance ukrainienne dans le bataillon 102, de commun accord avec le major Hloba, décidèrent de ce que ferait le bataillon une fois arrivé en France : il passerait dans le maquis dès son arrivée sur le sol français et, s'il était

dirigé directement sur le front, il se rendrait aux Alliés. Une décision semblable fut également prise par les responsables du bataillon ukrainien 118.

Quelques jours avant le départ des unités de la division pour la France, le commandement allemand donna à cette division le nom de « 30ème division de la *Waffen-SS (division russe n°2)*. » L'ordre de création de cette division, avec effet rétroactif à partir du 1er août, fut signé le 18 août 1944 (G. Tassin, o. c., vol. 4, p 291), c'est-à-dire le jour où les bataillons ukrainiens 102 et 118 arrivaient en gare de Strasbourg (La formation de la 30e *Waffen-Grenadier-Division der SS (russische Nr. 2)* commença le 3 août 1944 en Prusse orientale, par un simple changement de la dénomination de la brigade de protection (*Schutzmannschaft* - ou *Schuma-Brigade*, commandée par le général Siegling) et des bataillons de police, retirés de Biélorussie. La brigade de protection Siegling comprenait entre autres, des bataillons de protection biélorussiens et ukrainiens, ainsi que des unités russes. Le regroupement de cette division se poursuivit en France jusqu'au 24 octobre 1944.

Après la dissidence de deux bataillons ukrainiens, les autres bataillons de protection jugés peu sûrs (2300 hommes) furent immédiatement retirés en Allemagne, à Karlsruhe, où ils furent désarmés et incorporés dans des unités de travail (construction de tranchées et fortifications). Les Russes et les éléments sûrs furent regroupés, le 12 septembre, dans le bataillon de Mouraviev. La 30e division de la *Waffen-SS (russe n° 2)*, comprenant de nombreuses unités russes (dont le bataillon russe de Mouraviev et le 654e *Ostbataillon* russe qui se trouvait en France depuis 1943), ainsi que des unités allemandes et biélorussiennes, poursuivit le combat en Franche-Comté et sur le front de Belfort jusqu'en janvier 1945.

Le 11 janvier 1945, elle fut retirée en Allemagne et dissoute. Les Russes furent incorporés dans la 600e division d'infanterie de l'armée de Vlassov, tandis que les unités allemandes et biélorussiennes furent regroupées, le 15 janvier 1945, en une nouvelle unité à laquelle on donna le nom de *Waffen-Grenadier-Brigade der SS (biélorussienne n° 1)*, rebaptisée le 9 mars 1945 en 30e *Waffen-Grenadier-Division der SS (biélorussienne n° 1)*. Cette division, qui n'avait qu'un seul régiment, fut dissoute en avril 1945 et les hommes incorporés dans différentes unités, notamment dans la 38e division de la *Waffen-SS « Nibelungen »*).

Dès leur arrivée en France, les deux bataillons ukrainiens passèrent à la Résistance, l'un dans la Haute-Saône, à Noidans-le-Ferroux, l'autre dans le Doubs, à Valdahon.

Dans la Haute-Saône, il ne se trouvait aucun autre bataillon ukrainien à cette époque. En revanche, dans cette région se trouvaient de nombreuses troupes russes composées principalement de Cosaques du Don mais aussi de Cosaques du Terek (Caucase du Nord) et des autres régions situées en Russie (et non pas en Ukraine). Il convient de préciser, à ce propos, que contrairement aux nationalités russe, ukrainienne, lithuanienne, arménienne, etc., la nationalité cosaque n'était pas reconnue en URSS.

## *La dissidence*

Embarqué dans un train à la mi-août 1944, le bataillon 102 du major Hloba, composé de 820 Ukrainiens et d'environ 200 Allemands, passe donc la frontière franco-allemande à Strasbourg, le 18 août. Son train est ensuite dirigé vers Vesoul. Le commandant effectif du bataillon est un Allemand, le Sturmbannführer (commandant) Hanenstein. Retardé par la destruction de la voie ferrée à la suite de l'explosion d'une mine, le train arrive à Vesoul le 21 août. Le bataillon est débarqué et s'installe sur le plateau entre Noidans-lès-Vesoul et Echenoz, à proximité de la laiterie Doillon.

Les officiers ukrainiens - major Hloba, capitaine Djouss, capitaine Zintchouk et lieutenant Vozniak - décident d'entrer immédiatement en contact avec la Résistance. Chargé d'explorer le terrain, le lieutenant Vozniak tombe par hasard sur un émigré ukrainien d'Echenoz, un transporteur du nom de Hroza (Groza), auquel il demande de le mettre en relation avec la Résistance. Celui-ci, sans être membre de la Résistance, promet d'en parler aux gens pouvant le faire. Mais deux jours passent sans que personne ne cherche à contacter l'officier ukrainien.

Le 24 août, près de la laiterie de Noidans-lès-Vesoul, le lieutenant Vozniak aperçoit un civil, habillé d'un short de couleur verdâtre et d'un maillot qui le dévisage intensément. Vozniak voudrait lui parler mais il prend peur : et si c'était un agent de la milice ? Il s'arrête, l'inconnu continue de le dévisager. Remarquant l'hésitation du jeune officier, il s'approche de lui, lui tend une cigarette et l'invite à entrer dans la laiterie.

Le Français, qui parle l'allemand, lui demande s'il fait partie du bataillon « russe ». Vozniak répond que non, car le bataillon dont il fait partie et qui se trouve à proximité de Noidans est composé non pas de Russes mais d'Ukrainiens. Mais son encadrement est allemand. Vozniak parle ensuite des aspirations des Ukrainiens à la liberté, explique qu'ils sont contre le régime sanguinaire de Staline qui est responsable de la mort de six millions d'ukrainiens lors de la famine sciemment organisée en 1932-1933, qu'ils sont contre les Russes, mais qu'ils n'aiment pas non plus les Allemands qui, au lieu de les libérer, leur ont apporté un nouvel esclavage. Le bataillon vient d'arriver en France, mais les Ukrainiens n'ont pas envie de combattre contre les Français et les Alliés occidentaux.

Prudemment, le Français lui répond qu'il a des contacts avec les maquisards. Alors, Vozniak lui demande de le mettre en rapport avec la Résistance car le bataillon est prêt à passer immédiatement dans le maquis. Le Français lui dit enfin qu'il s'appelle Simon Doillon et qu'il est lieutenant des FFI. Il a effectivement entendu dire qu'un officier du bataillon ukrainien cherchait à entrer en contact

avec la Résistance.

Les deux hommes conviennent de se revoir le soir pour mettre au point les modalités du passage du bataillon dans le maquis. Entre-temps, Simon Doillon se rend au PC du capitaine Pierre Bertin alias Bermont. Son supérieur l'autorise à poursuivre l'entreprise. En fait, l'état-major départemental (commandant Paul Guépratte) n'est pas favorable à cette opération, mais l'obstination de Simon Doillon s'est avérée payante.

A 10 heures du soir, accompagné du major Hloba, le lieutenant Vozniak revient chez Simon Doillon. Les trois hommes décident que le passage du bataillon dans le maquis se fera le lendemain, dans la nuit du 25 au 26 août, à 24 heures. Tous les Allemands du bataillon devront être tués. Simon Doillon mènera le bataillon dans la forêt voisine.

Mais le matin du 25 août, le bataillon reçoit subitement l'ordre d'embarquer dans un train à destination de Dijon. Vozniak a juste le temps d'aller chez Simon Doillon. Il lui demande de se rendre à Dijon en voiture et de reprendre le contact avec lui à la gare de la ville, le bataillon passera à la dissidence à Dijon. .

Parti à Dijon, Simon Doillon ne viendra cependant pas au rendez-vous. Il n'a pu obtenir l'accord et l'appui nécessaires de la part des résistants dijonnais à une entreprise qu'ils jugent trop dangereuse. Entre-temps, le bataillon reçoit un contre-ordre : retour à Vesoul. Arrivé à la gare de Velleux, il est débarqué et dirigé sur Fresne-Saint-Mamès où il est supposé rester une semaine. Le contact avec Simon Doillon est rompu.

Le 26 août au matin, le lieutenant Vozniak se rend à Vesoul par le train, va chez Simon Doillon et lui propose de venir avec lui à Fresne-Saint-Mamès pour voir le major Hloba et mettre au point avec lui un autre plan du passage du bataillon dans le maquis.

Doillon accepte sans hésiter. Il prend avec lui deux hommes qui se trouvaient à la laiterie et le groupe part en camionnette de la laiterie à Fresne-Saint-Mamès. La camionnette passe un premier contrôle, mais est arrêtée devant Raze par des Allemands appartenant au bataillon ukrainien qui ont reconnu le lieutenant Vozniak. Ils laissent partir les Français et emmènent avec eux l'officier ukrainien. Celui-ci est appelé au rapport, mais aucune sanction ne sera prise à son encontre pour sa sortie illégale du cantonnement. Cependant les Allemands commencent à se douter de quelque chose et surveillent les mouvements des officiers ukrainiens. Ce n'est que le soir que Vozniak pourra faire son rapport à Hloba.

Arrivé seul à Fresne-Saint-Mamès, Simon Doillon cherche vainement à entrer en contact avec Vozniak ou Hloba. Le soir, de la fenêtre du premier étage de la maison située en face de celle où se trouve Hloba, il fait signe à ce dernier. Celui-ci

lui fait comprendre par des signes qu'il faut attendre sans bouger jusqu'au matin. A cinq heures du matin, lorsque le poste à côté de la maison est relevé, la rencontre avec Hloba et Vozniak peut avoir lieu. Les officiers ukrainiens expliquent à Simon Doillon que le bataillon ne peut plus attendre, il passera à l'action la nuit prochaine. Ils demandent à Doillon de le conduire en lieu sûr et de régler, en accord avec le commandement français, la question de son ravitaillement. Simon Doillon promet de faire le nécessaire.

Ce même matin du 27 août, vers six heures, les officiers allemands du bataillon sont convoqués à une réunion confidentielle. Immédiatement après, le Sturmbannführer Hanenstein fait savoir au major Hloba que le bataillon doit partir à sept heures en direction de Vesoul. Ainsi, le contact avec Simon Doillon sera de nouveau rompu. Le major Hloba se rend chez le maire de Fresne-Saint-Mamès dans l'espoir de prévenir Doillon. Mais le maire dit ne rien comprendre.

Les officiers ukrainiens décident de passer à l'action le matin même, lorsque le bataillon aura quitté Fresne-Saint-Mamès. Ils ne veulent pas aller à Vesoul, d'autant plus que dans cette ville, où se trouve une garnison importante, le bataillon pourrait être désarmé.

Pendant la marche, vers 10 heures, lorsque la tête de la longue colonne arrive au passage à niveau, à proximité de Noidans-le-Ferroux, le major Hloba fait partir une fusée verte, signal de l'action. Des coups de feu partent en différents endroits de la colonne. Les SS allemands, surpris, réagissent sans trop comprendre ce qui se passe. Une confusion générale s'installe. Par endroits, notamment près de l'état-major allemand, un combat à l'arme blanche et à mains nues s'engage. Ici et là, les SS réussissent à se défendre. Un Ukrainien, Petrovskyi, est tué, un autre est grièvement blessé.

La dernière unité ukrainienne, qui suit loin derrière la colonne, n'a pas vu la fusée verte et continue sa progression. Elle est rejointe par quelques rescapés allemands qui fuient en sens inverse et qui mettent au courant les SS de la dissidence. Les Ukrainiens sont désarmés. On leur dit de ramasser les blessés allemands et de faire marche vers Fresne-Saint-Mamès. En route ils passent subitement à l'action, désarmant les SS les plus proches. Un terrible combat s'engage, à l'issue duquel les Allemands sont tués, tandis que les Ukrainiens ont six blessés graves, dont deux vont décéder quelques jours plus tard.

Au milieu de la colonne, les Ukrainiens sont attaqués par une unité de la Wehrmacht forte d'environ une vingtaine d'hommes qui gardait la ligne du chemin de fer. Les Ukrainiens ripostent avec vigueur. La plupart des assaillants sont tués.

L'action du bataillon a duré environ une heure. Son bilan : 97 tués du côté allemand, un tué et sept blessés graves du côté ukrainien.

A ce moment, le bataillon compte 468 soldats dans les unités combattantes, 53 sous-officiers et 13 officiers, et 286 hommes dans les unités et les services techniques. Son équipement est impressionnant : 4 canons de 45 mm, 4 mortiers lourds de 82 mm, 37 mortiers de 52 mm, 21 mitrailleuses lourdes, 120 mitrailleuses légères, 130 mitraillettes, 10 pistolets-mitrailleurs, 700 fusils, 500 obus de 45 mm, 1000 obus de mortier, 6000 grenades, un million de cartouches, 500 chevaux de trait, 90 chevaux de selle, 30 chariots lourds, 180 chariots légers.

### *Dans le maquis de Cherlieu*

Le bataillon part à la recherche du bois de Confracourt, mentionné par Simon Doillon comme lieu possible de campement. Il traverse le bois, puis le village de Cubry-lès-Soing. Entre temps Claude Vougnon, lieutenant des FFI, qui se trouvait lors du passage des premières unités du bataillon au carrefour situé à mi-chemin entre Fresnes-Saint-Mamès et Noidans-le-Ferroux, après avoir vu la fusées et entendu le début de la fusillade, s'est rendu au PC du Groupement V du capitaine Bertin. Ensuite, en passant par Cubry-lès-Soing, il rattrape le bataillon ukrainien dans l'allée de Cubry, vers une heure de l'après-midi. Simon Doillon, alerté, rejoint le bataillon une heure plus tard et prend place en tête de la colonne. Le bataillon passe la Saône par le pont et, après avoir longé la Saône vers le nord, tourne à l'est et arrive à Vy-lès-Rupt. Les Ukrainiens confient les blessés aux habitants de cette localité et poursuivent la route jusqu'à Confracourt. Ils bifurquent ensuite vers l'est et à six heures du soir atteignent le bois de Confracourt.

Alertés par les rescapés de la bataille du matin, les Allemands ont déjà lancé à la recherche du bataillon ukrainien des éléments de chars de la I<sup>ère</sup> Panzerdivision (2 ou 3 chars lourds et des voitures blindées) et une unité de miliciens français. Divisées en plusieurs colonnes, ces unités parcourent la région, interrogent les Français. Les chars arrivent face au pont sur la Saône, à Cubry-lès-Soing, mais ne peuvent passer, le pont étant trop petit.

En attendant, on assiste à une véritable mobilisation de la population autour du maquis de Confracourt. Les habitants des villages pourvoient au ravitaillement du bataillon, lui fournissent des guides, soignent les blessés. Doillon et Vougnon, nommés officiers de liaison des FFI auprès du bataillon restent constamment avec les Ukrainiens. Le bataillon devient ainsi une unité des FFI et prend le nom de BUK (bataillon ukrainien). Pour les Ukrainiens, il prend le nom de bataillon « Ivan Bohoun », du nom d'un chef militaire ukrainien du XVII<sup>ème</sup> siècle. A ce moment, l'effectif du groupement V des FFI du capitaine Bermont est passé de 1350 à plus



de 2000 hommes.

Le matin du 28 août, les Français informent les Ukrainiens que les Allemands semblent avoir localisé le bataillon et que leurs colonnes prennent position face au bois de Confracourt. Les Ukrainiens mettent leur puissant dispositif en place : les canons anti-chars, les mitrailleuses lourdes, les mortiers. Les Allemands hésitent toute la journée à s'approcher de ce dispositif et finalement renoncent et se replient en direction de Vesoul.

Comme le danger subsistait, le commandement du BUK et le capitaine Doillon (Simon Doillon vient d'être promu capitaine pour le rôle qu'il a joué dans le passage dans le maquis du bataillon ukrainien) décident de mener le bataillon en un lieu plus sûr, dans la forêt de Cherlieu, au nord du village de Melin. Le bataillon est mis en marche. Il arrivera dans la forêt de Cherlieu à 5 heures du matin, le 29 août, après une marche nocturne assez pénible.

Épuisés, les Ukrainiens ont pu dormir cinq heures, gardés par une unité des FFI arrivée d'un campement voisin. L'après-midi, grâce à l'initiative de Simon Doillon et de Claude Vougnon, les uniformes et vareuses de la Wehrmacht des hommes du bataillon sont envoyés dans une teinturerie de fortune, au village de Bougey, pour être reteints en bleu (en fait, on a utilisé tout simplement des cuves de la laiterie Lecorney).

La nuit du 29 au 30 août, sur ordre du commandement des FFI, une unité ukrainienne, commandée par le lieutenant Djouss, est entrée en action à Semmadon où elle a attaqué, sans pouvoir le détruire, un centre d'écoute antiaérienne, tuant huit Allemands. Les Ukrainiens ont eu deux tués et quatre blessés.

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, un détachement commandé par le lieutenant Zintschouk attaque, sur la route départementale 70, à proximité de Combeaufontaine, un convoi allemand composé de quatre camions et 120 soldats. La colonne est détruite. Butin : 120 mitrailleuses lourdes antiaériennes, 100 fusils, 200 grenades, 5 mitraillettes, 25 pistolets, etc. Les Ukrainiens ont quatre blessés graves et sept blessés légers. Au retour, à Gurgeon, l'unité chargée de transporter les blessés se retrouve subitement au milieu d'une colonne de Cosaques. Grâce à la complicité des civils, l'unité a pu s'échapper du village avant que les Allemands ne se rendent compte de son identité, tandis que les blessés, pris en charge par la population, sont dirigés vers un hôpital clandestin. Le 1er septembre, une autre unité ukrainienne est engagée à Combeaufontaine et une troisième à Malvillers.

A partir du 2 septembre, les Allemands commencent à renforcer sur dispositif autour de la forêt de Cherlieu. Le ravitaillement du bataillon devient très difficile. A 10 heures du matin, le commandant Hloba donne l'ordre à un détachement d'attaquer le village de Melin où se trouvent trois escadrons de la cavalerie cosaque de la Waffen-SS. Les unités de Polichtchouk, de Levchenko et de Boïko s'approchent du village du côté de la forêt et partent à l'assaut. La surprise est totale. Les SS cosaques n'ont pas le temps de se défendre. Beaucoup sont tués, 37 sont faits prisonniers, les autres se sont enfuis en direction de la route 19. Les Ukrainiens libèrent une vingtaine d'otages destinés à être fusillés. Leur butin : 2 chariots de munitions, 60 chevaux de selle, 4 mortiers lourds, 6 mitrailleuses, 8 bazookas « panzerfaust », 500 obus de mortier, 20 fusils. Les Ukrainiens ont pu, en outre, se ravitailler.

Les 3 et 4 septembre, l'encerclement par les forces allemandes se poursuit. L'artillerie s'est mise à bombarder le bois où se trouve le campement des Ukrainiens. Le commandant Hloba, en accord avec Simon Doillon et Claude Vougnon, décide de déplacer le bataillon. Sorti habilement de l'encerclement, le bataillon s'arrête dans la forêt, à l'ouest de Bougey. Simon Doillon et le commandant Hloba décident ensuite, d'un commun accord, de revenir pour des raisons stratégiques dans le bois de Confracourt.

Le commandement ukrainien, se rendant compte que le bataillon dispose d'un équipement trop encombrant, décide de mettre à la disposition des FFI 600 chevaux, 100 chariots, 1000 fusils, 15 mitrailleuses, 10 000 cartouches, plus d'une douzaine de tentes et autre équipement militaire.

### ***Dans la forêt de Confracourt***

Parti le 5 septembre à 17 heures, le bataillon, après avoir traversé les villages de Bougey, Augicourt et Arbecy, est obligé d'attendre le matin pour pouvoir passer la route nationale 19, encombrée par des colonnes blindées en mouvement vers l'est et continuellement mitraillée par l'aviation anglaise. Le matin du 6 septembre, il traverse la Neuville-lès-Scey et établit son campement dans le bois de la Régie.

Le commandant Hloba, accompagné du capitaine Doillon et d'un chauffeur, se rend immédiatement chez le commandant Bermont, à son PC. L'entretien est très cordial. Le commandant Bermont félicite Hloba de la tenue impeccable du bataillon

ukrainien et déclare que les Français apprécient beaucoup l'aide qu'il apporte dans la lutte contre l'Allemagne hitlérienne.

Un parachutage d'officiers alliés doit avoir lieu dans le bois de Confracourt. Comme de nombreuses troupes allemandes se trouvent dans la région, à la demande des membres du BOA (Bureau des Opérations Aériennes), le bataillon ukrainien est chargé de la protection du bois.

Ayant pris au sérieux les informations d'un certain Max, qui assurait que les Allemands, en quittant le village de Neuville-lès-Scey, y ont abandonné deux voitures sanitaires, une section du BUK est envoyée dans le village. L'information est fausse. La section est accueillie par un tir de mitrailleuses, tandis que les Allemands se mettent à bombarder le bois aux mortiers lourds. Hloba dépêche trois compagnies à Neuville-lès-Scey, qui obligent les Allemands à se replier vers le nord. Mais, à la sortie du village, les Ukrainiens sont arrêtés par le tir nourri des canons. Obligés d'abandonner la poursuite, ils rentrent dans le bois, en emportant avec eux trois blessés graves. Le bataillon quitte le bois de la Régie et s'installe dans le bois de Confracourt.

Le 7 septembre commencent des accrochages sporadiques pour la protection du bois de Confracourt. Les Allemands ne disposent à Confracourt que de quelques patrouilles, mais l'arrivée d'unités plus importantes est toujours possible.

Dans la matinée du 8 septembre, le commandant Hloba se rend au PC des FFI où il est présenté à deux officiers américains, parachutés la nuit précédente sur le terrain « Aquarelle » (le chef du terrain de parachutage était Auguste Mortier, maire de Confracourt), dans le bois de Confracourt (mission « Proust »). Il s'agit du colonel Walter B. Booth et du lieutenant Walter P. Kuzmuk. Ce dernier, un Américain d'origine ukrainienne, parle l'ukrainien. Il a été parachuté pour servir d'officier de liaison entre l'état-major de l'armée américaine et l'état-major du bataillon ukrainien. Ont été parachutés en même temps, un troisième officier américain, le lieutenant Burke, et deux officiers français, le lieutenant Cornu et le lieutenant Chamard.

Arrivé dans le camp ukrainien avec Hloba, le lieutenant Kuzmuk (se prononce Kouzmouk) raconte aux officiers ukrainiens qu'il s'était porté volontaire pour le parachutage parce qu'on avait demandé un officier parlant le polonais ou le russe. En territoire libéré, on ne parlait pas d'un bataillon ukrainien mais d'un bataillon dissident « russe ». Les Ukrainiens sont très étonnés de constater que les Français confondent les Ukrainiens et les Russes. Au cours de l'après-midi, le colonel Booth s'est rendu au camp ukrainien et a passé en revue les unités du bataillon.

Le soir une compagnie ukrainienne est déployée sur le lieu où doit avoir lieu le parachutage d'une unité de parachutistes américains (ce parachutage n'aura finalement pas lieu), tandis que les autres unités sont disposées en fer à cheval, face à Confracourt, depuis les abords nord-est jusqu'à la route qui mène à Vy-lès-Rupt. Des accrochages ont lieu toute la soirée et la nuit.

Le 9 septembre, toutes les unités du bataillon ukrainien sont déployées face à Confracourt. Dans le secteur nord-est, autour de la route qui mène dans le bois (en direction de la Neuville-lès-Scey), les Ukrainiens repoussent une attaque allemande, tuant de nombreux assaillants. Du côté ukrainien, il y a deux blessés, dont un grave. Une deuxième unité allemande tente, sans succès, de s'approcher du bois dans le même secteur une heure et demi plus tard. Mais ce sont surtout les mitrailleuses lourdes antiaériennes, dont le tir coupe littéralement les arbres en morceaux, qui clouent une compagnie ukrainienne au sol pendant près d'une heure. Finalement, l'unité allemande se replie à Confracourt.

Au cours de l'après-midi, il y a un autre accrochage dans le secteur sud, autour de la route menant à Vy-lès-Rupt. Des coups de feu seront échangés jusqu'au soir. Lors de cette journée, douze Ukrainiens sont blessés dans tout le secteur.

Le 10 septembre, tout est devenu calme. Le 11, à midi, un civil fait savoir que les Allemands ont libéré les otages et s'apprêtent à quitter Confracourt. Le commandant Hloba essaie de leur couper la retraite, mais lorsque les Ukrainiens arrivent de l'autre côté du village, les Allemands sont déjà partis. L'après-midi, le bataillon occupe Confracourt.

Le lendemain, 12 septembre, une unité de FFI composées du maquis de Confracourt et des membres du BOA arrive à Confracourt. Les membres de la mission « Proust » sont également là. Le capitaine Doillon proclame officiellement la libération de Confracourt. Lors de la cérémonie officielle, en présence du maire, les Ukrainiens tombés pour la libération du sol français sont également mentionnés. Les Ukrainiens sont accueillis avec un grand enthousiasme par la population.

Le 14 septembre, la première patrouille de l'armée française entre dans Confracourt. Le bataillon ukrainien reçoit l'ordre de prendre Combeaufontaine où se trouve une forte unité allemande. Les ukrainiens atteignent Combeaufontaine, tard dans la nuit. La petite ville sera occupée sans combat.

Le bataillon ukrainien restera à Combeaufontaine, en attendant de nouveaux ordres. Le 17 septembre, le Haut-commandement français accorde au bataillon un mois de repos que celui-ci passera au château de l'Abbaye, près de Neuville-lès-la-Charité.

Au cours de ce repos, les Ukrainiens reçoivent une visite inattendue : une délégation de l'ambassade soviétique à Paris est venue les voir ! Elle a pour tâche de s'enquérir auprès des soldats ukrainiens des raisons pour lesquelles ils ne rentrent pas « en Ukraine ». Le commandant Hloba est chargé de répondre que personne ne veut rentrer en Ukraine et que le bataillon désire poursuivre la lutte contre les Allemandes aux côtés des Français.

Un mois plus tard, le bataillon est incorporé à la Légion étrangère comme unité indépendante et envoyé sur le front de Belfort. Mais, après deux mois de combats, sous la pression de l'ambassade soviétique, il est dissous et ses membres sont dispersés dans différentes unités de la Légion. Le BUK cesse ainsi d'exister. La plupart des soldats ukrainiens resteront pendant des années dans la Légion ; ils combattront en Indochine et en Afrique pour le prestige de la France. Leur service terminé, les uns ont choisi de rester en France, d'autres ont émigré aux États-Unis ou au Canada.

Le commandant Hloba, les capitaines Djouss et Zintchouk et le lieutenant Boïko furent décorés de la croix de guerre 1939-1944.







**Général Pierre BERTIN**  
**(Bermont)**

## **RESISTANCE EN HAUTE-SAÔNE**

**Dominique Guéniot éditeur**  
**1990**

Extraits

### ***Le BUK***

Cette formation au nom étrange a causé beaucoup de remous dans la région et défrayé bien des conversations. Quarante-cinq ans après son ralliement à la Résistance comtoise, elle demeure encore mystérieuse pour beaucoup de ceux qui en furent les témoins, voire les acteurs.

Voici l'histoire de cette unité transfuge dont le changement de camp, marqué du plus pur style wagnérien a porté un coup sévère aux forces d'occupation en Haute-Saône.

L'affaire s'est déroulée, de bout en bout, dans la zone de responsabilité du groupement de Vesoul avec le plein accord du commandant départemental des Forces française de l'Intérieur.

Elle n'a, toutefois, été rendue possible que par la présence au groupement d'un officier hors série qui en a été l'instigateur, le négociateur et l'organisateur avant de se transformer en chef de la liaison française auprès de l'unité étrangère, une fois celle-ci incorporée au maquis.

Cet officier, disparu prématurément, s'appelait Simon Doillon ; quatre syllabes qui claquent comme une brève rafale de mitraillette.

En 1944, il a trente ans. Laitier de son état, il est, par sa mère née de Vaulchier, apparenté aux familles les plus illustres de l'histoire comtoise et à tous

égard, il a le comportement d'un seigneur, dans la meilleure acception du terme. Sobre d'allure et de propos, avec une pointe d'humour, courtois et discret, bienveillant aux petits, il n'a rien du hobereau même quand il marque ses distances. Nul, pas même ses intimes, ne se prévaut de sa familiarité.

Brave au feu, possédant le coup d'œil d'un homme de terrain, sachant saisir toutes les occasions favorables n'eussent-elles qu'un cheveu, il a trouvé sa vocation de chef dans la guérilla. Patriote lucide, il entrevoit cependant l'avenir bien au-delà des accrochages locaux avec l'occupant et constamment, il se préoccupe de la France.

Vers le 20 août 1944, alors que les replis allemands s'intensifient, on signale au commandant du groupement V la présence, à Vesoul, d'un bataillon habillé de neuf, remarquable par son allure, sa discipline et sa correction. Comme il s'exprime dans une langue inconnue, la rumeur publique décrète qu'il s'agit d'un bataillon « hongrois » ; hypothèse fantaisiste car la Honved, l'armée hongroise qui se bat en corps constitué au sein du dispositif allemand sur le front russe n'a, en toute probabilité, pas les moyens de détacher une unité d'élite pour des missions secondaires en France.

Peu importe son origine : tous les maquis sont avertis d'avoir à se tenir sur leurs gardes.

En attendant de recevoir une mission opérationnelle, les pseudo-hongrois bivouaquent aux environs de Vesoul, dans la plaine de Noidans-lès-Vesoul, où, précisément, fonctionne la laiterie moderne de Simon Doillon. Et comme les intéressés sont amateurs de laitages, ils ont tôt fait de découvrir la porte de l'établissement. Ils se révèlent polis, corrects, bien stylés et ils paient rubis sur l'ongle. Ils baragouinent un allemand approximatif appris dans les stalags et les camps de représailles.

Simon, d'abord inquiet, puis amusé leur répond dans la même langue qui, pour avoir des bases scolaires, est aussi trébuchante que celle de ses interlocuteurs. Quoi qu'il en aille, les gestes aidant, on finit par se comprendre et un courant de sympathie s'établit entre ces militaires guindés et le charmeur né qu'est le lieutenant FFI Simon Doillon (jusqu'ici, avec ce grade, il appartenait au groupe C 134 tout en continuant à suivre de loin son entreprise, laquelle contribuait largement au ravitaillement des maquis. A la date du 20 août le groupe C 134 avait disparu, scindé en deux et Simon se trouvait provisoirement sans affectation).

Il apprend ainsi qu'il converse avec des Ukrainiens capturés dans les rangs de l'armée rouge et regroupés en unités de marche. Soumis à une intense propagande combinée avec un régime de dures privations, ces prisonniers avaient accepté de



servir les Allemands, qu'ils exècrent, pour ne pas mourir de faim.

Et maintenant, ils constituent le 3ème bataillon du 1er régiment d'infanterie de la 30ème division SS, fortement encadré par les Allemands de la Waffen SS (La Waffen SS constitue une armée à part, en dehors de la Wehrmacht. En 1944-45 ses effectifs atteignent 600 000 hommes). La mise sur pied de la division avait débuté le 2 février 1944 et l'entraînement militaire a duré six mois à Deutsch-Eylau en Prusse orientale. Pour autant, les Ukrainiens ne sont pas devenus pro-nazis et ils restent passionnément désireux de libérer leur pays de l'oppression russe et allemande.

A Simon qui les questionne sur un ton détaché, ils déclarent qu'ils sont venus débarrasser la France « des terroristes et des communistes qui l'infestent ». A quoi Simon rétorque « et si ces terroristes, ces communistes étaient uniquement des patriotes comme vous... qui veulent comme vous, libérer leur pays du joug étranger »... « et si les nazis, en France, comme en Ukraine, comme en Pologne, tuaient et massacraient avec sauvagerie ?... ».

Ses arguments ébranlent la certitude de ses interlocuteurs. Ceux-ci s'en ouvrent au lieutenant Wosniak qui a leur confiance et qui a déjà, de son côté, retrouvé un compatriote ukrainien Hroza, émigré de longue date, installé à Échenoz où il s'occupe de son commerce. Hroza connaît Simon et il organise une entrevue avec Wosniak. Mais celui qui détient l'autorité morale sur les Ukrainiens est le major Hloba, âgé de 26 ans. Seul il est en mesure de décider le passage à la Résistance.

Le soir même, du 20 août, les trois officiers : Simon, Hloba et Wosniak se mettent d'accord au terme d'une réunion de deux heures. Le bataillon se tient prêt à entrer en dissidence et à rejoindre le maquis local après extermination des cadres allemands en dehors desquels se déroulent, est-il besoin de le préciser, les laborieuses tractations en cours.

Jusqu'ici tout s'est passé entre les officiers ukrainiens et Simon Doillon qui se trouve provisoirement sans affectation et qui, surtout, n'a aucun mandat.

Bien qu'il n'ait reçu qu'une formation militaire assez élémentaire (il était caporal de réserve dans l'armée de l'air), son sens élevé des responsabilités lui fait comprendre qu'il est « en l'air ». Aussi, sachant que son ami Claude Vougnon a rendez-vous avec le commandant du groupement V, il l'accompagne le 21 août de grand matin.

Le point de rencontre se situe à la lisière est du bois de Courboux, sur le chemin de Chazelot et là, adossé à un stère de bûches, Simon fait un exposé très complet de la question. Avec beaucoup de chaleur, il pousse son chef direct à accepter ses propositions et à ranger les Ukrainiens dans le groupement. Le coup est tentant, mais gros de conséquence.

D'après les communiqués des radios suisse et anglaise, la situation militaire

est bonne, mais la décision n'est pas encore acquise. Les Alliés vainqueurs en Normandie n'ont pas atteint Paris et le débarquement réussi en Provence n'a pas encore libéré Toulon, ni Marseille (Toulon tombera le 27 août, Marseille le 28). On ne saurait donc escompter une libération immédiate de la Haute-Saône et dans ces conditions qu'advierait-il d'un bataillon que les Allemands ne manqueraient pas de traquer avec tous leurs moyens. Une seule certitude : les populations locales pâtiraient des combats qui en résulteraient.

Le commandant du groupement estime en conséquence ne pas être qualifié pour trancher seul. Une affaire de cette portée ne saurait être décidée que par une autorité nommée à l'échelon national, en l'espèce le commandant Paul Guépratte, chef départemental des Forces Françaises de l'Intérieur.

Son PC du moment est au moulin de Quenoche, à 6 kilomètres au sud-est de Courboux où les trois officiers (Bermont, Simon et C 134) se rendent d'un commun accord. Toutefois, par mesure de précaution, ils roulent séparément à bicyclette.

Au moulin, le problème est exposé, cette fois, par le commandant du groupement et à son tour, le commandant Guépratte hésite. Le soir, au moment de la séparation, il accompagne Simon à Noidans-lès-Vesoul où il se propose de rencontrer les Ukrainiens. Trop tard : quand les deux hommes arrivent sur les lieux, le bivouac a disparu ; le bataillon est en cours d'embarquement en gare de Vesoul. Destination : Dijon.

Le lieutenant Wosniak qui a réussi à s'éclipser du chantier parvient toutefois à temps à la laiterie. Il convainc le commandant Guépratte qui donne carte blanche à Simon, lui remet des fonds et l'accrédite auprès du commandement FFI de la Côte-d'Or de telle sorte que ce dernier puisse reprendre l'affaire à son compte.

Le lendemain matin, Doillon frète une vieille camionnette à gazogène et il part vers Dijon avec le garagiste Bloch de Noidans-lès-Vesoul. A Dijon, l'état-major local l'accueille avec scepticisme et quand le train arrive, les officiers ukrainiens ne trouvent personne pour les accueillir (Il n'est pas certain que le convoi soit allé jusqu'à Dijon, eu égard aux destructions et d'après le journal de marche du groupement V, il n'aurait pas dépassé Gray).

Simon découragé, rentre au PC du groupement de Vesoul pour y servir en qualité d'officier de liaison. On ne parle plus du bataillon ukrainien. L'affaire est considérée comme classée, d'autant que la guérilla bat maintenant son plein et que la coordination absorbe toujours les énergies.

Le 23 août, une des équipes de destruction du groupe X 113 coupe la voie ferrée Vesoul-Gray entre Raze et Noidans-le-Ferroux sur laquelle passent de nombreux trains chargés de troupes blindées.

Le 24, on signale au PC du groupement « un bataillon de cosaques » en cours de

débarquement à Fresne-Saint-Mamès (Le débarquement s'effectue à Velleuxon et le bataillon rejoint Fresne-Saint-Mamès à pied). On précise même l'effectif -750 hommes-fourni par le maire ayant préparé le cantonnement.

Le renseignement est transmis sur-le-champ au département (renseignements emportés par un motard du commandant Guépratte qui se trouvait en liaison au PC du groupement. En l'espèce, le jeune Collot de Vesoul, futur champion de France de vitesse qui abordait les barrages allemands à fond de train et qui passait... « à l'estomac »).

En fait, les cosaques de Fresne-Saint-Mamès, comme les Hongrois de Vesoul ne font qu'un avec les Ukrainiens de Simon et c'est vers lui que leurs cadres vont encore se tourner. Ils sentent que leur complot est éventé par les nazis et que leur mouvement, interrompu par les sabotages, devait les ramener au-delà du Rhin, là où les SS auraient eu toute facilité pour les désarmer et les anéantir.

Pour l'instant, Allemands et Ukrainiens s'observent en silence, aucun d'eux n'ayant la possibilité d'agir par la force, les premiers redoutant de se trouver englués dans la Résistance française, les seconds ayant perdu tout contact avec cette même Résistance.

Tenant sa chance cependant, le major Hloba dépêche à Vesoul le lieutenant Wosniak qui devra, à tout prix, rétablir la liaison avec Simon.

Dans une région infestée de gestapistes, de feldgendarmes, de miliciens, de mouchards de tous poil, Wosniak réussit à atteindre Noidans-lès-Vesoul et mieux, à rencontrer celui qu'il cherche à son domicile. Il l'informe de la situation et les deux hommes démarrent aussitôt dans la camionnette de l'entreprise chargée de bidons vides indispensables à la collecte de lait qui servira de couverture à l'expédition.

Parvenu, non sans incidents, à Fresne-Saint-Mamès, Simon réussit à s'entretenir avec les officiers ukrainiens pourtant isolés sous bonne garde assurée par les SS. Avec eux, il organise le passage au maquis qui s'effectuera dès que les Allemands du Bataillon auront été éliminés.

Puis Simon gagne le PC de la Fontaine aux Dames où ce dimanche 27 août, à 9 heures, il rend compte au commandant de groupement des mesures envisagées. Celui-ci les approuve et fixe à 12 heures le début de l'opération, le jour même.

Infatigable, Simon repart, en dévorant un quignon de pain. Mais, une fois encore les événements vont le devancer.

Arrivé à Fresne-Saint-Mamès, il apprend qu'à 7 heures, le bataillon s'est mis en route, pour Vesoul, en exécution d'un ordre, apporté de Vesoul par un capitaine et sans doute, motivé par la rébellion, au Valdahon, d'une compagnie du bataillon frère du commandant Négrebetski. Pour la hiérarchie hitlérienne, il importe en effet d'étouffer dans l'oeuf une seconde révolte ; surtout dans l'atmosphère de défaite qui risque de devenir celle de la Wehrmacht à brève échéance.

Simon se lance à la poursuite de la colonne qui a déjà franchi le Rubicon. A 10

heures 30, le commandant Hloba qui marchait en tête, à cheval, arrivait à la hauteur de Noidans-le-Ferroux tandis que la queue du bataillon venait de franchir le passage à niveau où la ligne Vesoul-Gray coupe la route. C'était l'endroit prévu, avec Simon, pour le coup de force.

Se tournant vers son adjoint Roudy, il lui intime un ordre bref « Lance la fusée ». Celle-ci part dans un sifflement et très vite s'allume en vert.

C'est le signal.

Les chefs ukrainiens qui sont dans le secret abattent les SS les plus proches d'eux en prescrivant à leurs subordonnés de « mettre les casques et tirer ». En un clin d'œil, c'est le massacre qui, de proche en proche, s'étend à toutes les sections « comme le feu qui gagne une mèche, centimètre par centimètre » (journal du bataillon).

Au milieu de la colonne, cependant, les Allemands ont eu le temps de se ressaisir, mais leur réaction est stoppée par la vigueur du capitaine Polischuk qui abat le hauptsturmführer (capitaine dans la Waffen SS) Muller et qui galvanise ses hommes de telle façon que ceux-ci assomment les Allemands à coups de crosses.

La longue série de combats singuliers qui se déroulent ainsi dure un peu moins d'une heure et elle se termine par la victoire complète des révoltés. Les Allemands laissent sur le terrain : 25 officiers, 70 sous-officiers et plus de 200 hommes de troupe, y compris ceux de l'unité de garde de la voie stationnée à Noidans-le-Ferroux (trois hommes seulement de cette formation auraient réussi à s'échapper).

Du côté ukrainien, on déplore un tué et 6 blessés.

Le bataillon cherche un abri provisoire dans un bois au sud de la route. L'appel auquel on procède sans tarder fait état de 13 officiers, 53 sous-officiers, 754 hommes de troupe. Soit, au total : 820 hommes.

Quant à l'armement, il comprend :

- 4 canons antichars, de calibre 45 (matériel soviétique d'une grande efficacité)
- 4 mortiers de tranchée, calibre 82
- 37 mortiers légers, calibre 52
- 21 mitrailleuses lourdes
- 120 mitrailleuses légères
- 130 pistolets mitrailleurs
- 10 carabines automatiques
- 700 fusils
- 1 million de cartouches de mitrailleuse
- 1 millier d'obus de mortiers
- 450 obus de 45

- 6000 grenades à main
- 1 ou 2 revolvers par officier ou soldat
- 500 chevaux de trait
- 90 chevaux de selle
- 30 chariots de transport lourds
- 280 chariots de transport légers

Le bataillon entame alors son mouvement vers le bois de Confracourt, de l'autre côté de la Saône indiqué par Simon comme zone de maquis.

Sans carte, dans un pays inconnu et contrôlé par l'ennemi, un pareil déplacement pose des problèmes insolubles. Fort heureusement, se présente le maire de Fresne-Saint-Mamès qui, le matin encore « ne savait rien » (durant toute cette journée, le maire soucieux à juste titre de la sécurité de ses administrés, a fait preuve, non seulement d'un réel courage, mais aussi d'une prudente sagesse non dénuée d'habileté). Il offre ses services et propose de « montrer le chemin et de rétablir le contact avec les partisans ».

La colonne parvient ainsi à la Saône qu'elle franchit au pont de Cubry-lès-Soing tout en laissant des traces bien visibles dans les chemins détrempés par un orage tout récent. Avec ses carrioles traînées par les petit chevaux de la steppe, elle constitue une cible de choix pour l'aviation, allemande et alliée, ainsi que pour des poursuivants blindés. Ce que redoute fort Simon qui a rejoint en cours de route.

Et de fait, le Feldkommandant de Vesoul a fait descendre des unités de chars (de la 11ème Panzer?) stationnées sur des rames bloquées en gare et il a constitué un groupement tactique ainsi composé :

- 10 chars lourds, du type Panther
- 7 chars légers
- 400 miliciens français en route vers l'Allemagne qui serviront d'infanterie.

Aussitôt rassemblé, le détachement est découplé à la poursuite des fuyards. Fractionné en plusieurs éléments, il patrouille dans la zone de Vy-le-Ferroux, Pont-de-Planches, Fresne-Saint-Mamès... et finit par découvrir les traces du bataillon. Vers 18 heures, les poursuivants s'engagent dans l'allée centrale du bois de Traves, passent à 200 mètres du PC du groupement V sans même en soupçonner la présence et foncent sur Cubry-lès-Soing. Là, ils se heurtent au pont du canal dont les 6 tonnes définissant la limite de charge sont sans rapport avec les 45 tonnes d'un char Panther.



Il faut se résoudre au demi-tour et comme la nuit approche, le bataillon est provisoirement sauvé. Mais il était grand temps car son arrière-garde n'était guère qu'à un kilomètre au-delà du pont.

Le bois de Confracourt est atteint à 19 heures.

Les habitants des villages voisins se multiplient, fournissent des guides, hospitalisent les blessés, ravitaillent les sections. Tout le monde marche à fond.

Au moment où le bataillon arrive sous bois, il est rejoint par le commandant du groupement de Vesoul accompagné des capitaines Jean Reuchet et Lesigne (*Note de l'auteur : Pour la circonstance et afin de bien marquer la prise de commandement d'une formation étrangère par l'armée française, j'avais revêtu mon uniforme de capitaine du 159ème régiment d'infanterie alpine*). Sur place, il retrouve Simon Doillon accompagné de Claude Vougnon.

Dans l'obscurité, on installe le bataillon qui, sous bois, forme un carré solide avec une ligne de surveillance aux lisières et sur les layons.

Vers 24 heures, le commandant du groupement V repart pour son PC emportant un message du major Hloba destiné au bataillon frère du commandant Négrebetski stationné au Valdahon et dont on sait qu'il est en cours de passage au maquis. Cette simultanéité dans la défection montre que celle-ci était machinée d'avance au sein des formations ukrainiennes. Encore fallait-il un détonateur pour déclencher l'explosion. En Haute-Saône, le rôle en a été assumé de façon magistrale par Simon Doillon.

Le bataillon est au maquis. Il n'est pas tiré d'affaire pour autant.

Le lendemain, 28 août, en effet vers 4 heures, les colonnes allemandes qui patrouillaient sur la rive gauche de la Saône se regroupent. Elles franchissent la rivière à Scey-sur-Saône et reprennent leurs investigations. Elles fouillent les villages, interrogent les habitants qui se frottent les yeux ; n'ayant rien vu, rien entendu, ils affirment avec la plus évidente bonne foi n'être au courant de rien.

De proche en proche, les occupants finissent cependant par localiser « leurs déserteurs » au sud du bois de Confracourt. Les détachements se massent sur le chemin qui va de Rupt-sur-Saône à Vy-lès-Rupt, exactement en face de la lisière tenue par les Ukrainiens, la mitraillent abondamment et esquissent un mouvement d'attaque mais se gardent d'approcher trop près des canons de 45.

Tapis dans leurs fourrés, les postes de surveillance ukrainiens ne donnent pas signe de vie et ils n'ont aucune perte.

Quant aux miliciens français, ils ne manifestent qu'un enthousiasme relatif à l'idée de marcher au feu. Les propos relevés par les paysans voisins montrent qu'ils préféreraient bien laisser leurs « alliés » laver leur linge sale en famille.

Finalement, le soir, tout le monde se rassemble en colonne sur la route et prend la direction de Vesoul où le commandant du groupement rendra compte, avec sérieux, de ce « qu'il lui a été impossible de localiser l'endroit précis où les traîtres étaient terrés » (déclaration recueillie par l'auteur auprès du feldgendarme Asmuth prisonnier à la libération).

A l'issue du coup de force du 27 août, dans le bois qui avait servi de premier refuge, les Ukrainiens avaient, à l'unanimité, décidé d'appeler leur bataillon *Bataillon Yvan Bohoum* en mémoire d'un « Bayard ukrainien » du 17<sup>ème</sup> siècle, tombé pour l'indépendance de sa patrie. Mais cette dénomination à usage interne, demeurera ignorée des Français alors qu'au PC du groupement V, dès le 28 août, on utilise l'abréviation *Bataillon Ukrainien* : B.UK puis BUK (sur l'emploi des initiales, source d'erreurs dans les traductions, la petite histoire notera les Ukrainiens assimilant celle de Vesoul à un chiffre romain et faisant du groupement V le « 5<sup>ème</sup> groupe FFI »).

Le graphisme a l'avantage de la simplicité et il se prononce bien. Il dure encore.

La dissidence du bataillon représente à coup sûr un beau succès n'ayant coûté aucun sang français. Mais que de problèmes se posent à ce moment.

Tout d'abord, le ravitaillement, car il s'agit de nourrir 820 rationnaires qui, pour n'être pas des exigeants, ont toutefois besoin de manger pour survivre.

Heureusement, la contrée est riche en bétail et la population, maitres en tête, est prête à fournir des vivres. Un sous-officier d'active, solide gaillard nommé Girardier, qui connaît la question, remplira les fonctions d'officier d'approvisionnement au côté de Simon Doillon et de Claude Vougnon, officiers de liaisons français auprès du bataillon (le 28 août, Simon Doillon et Claude Vougnon, officiers de liaison auprès du BUK, étaient promus au grade de capitaines FFI, cependant que le capitaine d'active Bertin, alias Bermont était promu commandant FFI, afin de lui « permettre de commander le major Hloba ». Cette nomination, à titre, fictif, sera homologuée par la Commission nationale le... 12 mars 1945).

Ensuite c'est la question sanitaire. Les blessés du combat de Noidans sont évacués sur l'hôpital proche de Rupt-sur-Saône. Ceux qui seront atteints dans les prochains accrochages seront soignés à Bougey où le médecin général Etienney opérera sans... anesthésie. Selon lui, les Ukrainiens tous rescapés du typhus offrent une résistance extraordinaire.

Enfin c'est l'emploi. Organisé et équipé à l'allemande, le bataillon représente une force impressionnante. En particulier son approvisionnement en munitions lui permet de soutenir un combat moyen pendant 16 heures (les anciens de 1940 compareront cette richesse avec la dotation du FM 24-29, arme principale du groupe d'infanterie française, qu'on engageait avec 1325 cartouches, soit 8 minutes de feu en période de crise). Les

hommes et les cadres se caractérisent par une bravoure indiscutable et un esprit de discipline absolu. Même si rien ne les prépare à la guerre des partisans, ils porteront des coups très durs à l'adversaire.

Surtout et ceci a une portée incalculable, ils sont au maquis et les Allemands vont désormais, sur le plan local, vivre dans la hantise de ce bataillon fantôme dont on ne sait plus rien et à qui l'on prête les plus sombres desseins. En particulier la garnison de Vesoul se tient sur le qui-vive, attendant l'attaque de la ville.

Et, de fait, le major Hloba proposera de s'en emparer. Le rapport des forces permet de croire qu'il réussirait dans son entreprise avec l'aide des FFI, mais un assaut de cette nature entraînerait des pertes civiles. Ensuite, il faudrait tenir dans l'agglomération contre les unités que l'occupant ne manquerait pas de rameuter pour récupérer le nœud routier dont il a besoin jusqu'à la dernière minute de son repli. Le commandant du groupement V estime donc que l'aventure est prématurée et qu'il y a déjà assez d'Oradour, de Tulle et de Vassieux-en-Vercors... Il s'oppose au projet, ce que ne manque pas de regretter le major Hloba.

D'autre part, on peut se demander si la dispersion en compagnies isolées, accolées chacune à un maquis solide n'aurait pas, sur le plan opérationnel, garanti un meilleur rendement que celui d'un bataillon rassemblé.

Cette solution décentralisée rejoint le point de vue du lieutenant-colonel Reuchet. Elle n'a toutefois pas été retenue au moment décisif, tout simplement parce que les événements allaient plus vite que prévu. En tout état de cause, il n'est pas certain qu'elle aurait obtenu l'adhésion des cadres ukrainiens et il convient de ne pas oublier le rôle de Simon secondé par Claude Vougnon dont l'influence morale s'exerçait sur la totalité du BUK qui, en fin de compte, a opéré à la satisfaction générale dans le cadre du groupement de Vesoul.

Caché sous les couverts impénétrables des deux grandes forêts de Cherlieu et de Confracourt, passant de l'une à l'autre en fonction des menaces, il intervient sur les objectifs à une nuit de marche de son bivouac du moment. La plupart des agglomérations voisines se trouveront ainsi concernées par de violents engagements impliquant les armes les plus modernes, y compris blindés et artillerie.

Les représailles, toujours à craindre, resteront toutefois limitées dans l'ensemble car les Ukrainiens, orientés par la liaison FFI sauront appliquer leurs coups à bon escient. En corollaire, ils évolueront dans la population « comme le poisson dans l'eau ». C'est ainsi que, dans la nuit du 30 au 31 août, au retour d'une embuscade sur la RN 70, au sud-ouest de Combeaufontaine :

« Non seulement, les Français (de Gourgeon) cachèrent les blessés sans se soucier du danger qui les menaçait, mais encore ils proposèrent de conduire les

Ukrainiens dans un bois à proximité du village. A la suite des courageux paysans français qui leur montraient le chemin, un à un, par des sentiers perdus au milieu des champs et vignobles et en se dissimulant derrière les murs de pierre des jardins les Ukrainiens gagnèrent le bois. Au bout d'une heure, grâce à l'aide des paysans, tous s'y trouvèrent en sécurité » (journal du bataillon ukrainien).

Dans la journée du 31, les cosaques qui traquaient le bataillon dissident arrêtent des agents de transmission FFI qu'ils livrent aux Allemands et « ceux-ci s'efforcèrent de leur soutirer des renseignements sur la disposition du camp et sur son armement. Malgré les menaces et les tortures, les Français restent muets. Quel fut leur sort, personne ne l'a jamais su, bien qu'il ne soit pas difficile de le deviner » (journal du bataillon ukrainien).

Le 2 septembre, les Ukrainiens attaquent les cosaques qui tiennent le village de Melin ; ils les balayent mais il était temps car ils dégagent une vingtaine d'otages alignés au mur. Et de combien d'autres affaires pourrait-on les créditer.

Après un accrochage prolongé à la Neuville-lès-Scey, le 9 septembre, le bataillon rayonne autour du massif forestier jusqu'au 14, date de la libération définitive de la région et il connaît un véritable triomphe quand il entre à Confracourt.

« Les combattants ukrainiens, après leurs durs travaux et leur long séjour dans les bois se sentaient redevenir des êtres humains. Chaque maison française les accueillait avec joie » (journal du bataillon ukrainien).

Pour les Ukrainiens, la libération de l'ouest et du centre de la Haute-Saône ne signifie pas la fin de leurs épreuves. Conformément aux assurances reçues aux divers échelons de la hiérarchie FFI locale, ils ont toutefois la liberté de choisir leur destin.

Saisissant une offre du général de Lattre de Tassigny, une grande partie d'entre eux souscrira un engagement individuel au titre de la 13ème demi-brigade de Légion étrangère (cette unité qui, depuis Narvik en 1940, se bat sans discontinuer au sein des Forces françaises libres, a perdu beaucoup de monde. Au sortir de la campagne d'Italie et au moment de débarquer en Provence, il lui manquait déjà quelque 300 hommes. A son arrivée en Franche-Comté, elle est littéralement exsangue). Aucune pression, dans quelque sens que ce soit, ne sera exercée tant sur les cadres que sur les hommes de troupe.

A la date du 20 septembre 1944, leur appartenance aux Forces françaises de l'Intérieur a cessé. Le BUK sera homologué comme unité combattante de la Résistance (dissidence étrangère du 27.08.44 au 20.09.44). Bulletin officiel n° 328-8 du 1er mai 1958, p. 431.

A l'armistice du 8 mai 1945, les pertes du bataillon s'établiront ainsi :

- 20 tués et 43 blessés au maquis,

- 120 tué à la 13ème demi-brigade de Légion étrangère, ainsi qu'un nombre de blessés inconnu,

- Sans compter 3 officiers et 100 hommes de troupe d'une compagnie détachée au PC du régiment SS fusillés en représailles sauvages après la dissidence de leurs camarades.

Ce lourd bilan chiffre les sacrifices consentis à la cause de la liberté par les Ukrainiens de Haute-Saône qui, par ailleurs, n'ont pas une goutte de sang français sur les mains.



- |                                      |                                       |
|--------------------------------------|---------------------------------------|
| 1 - Krémianets (Ukraine)             | 6 - Valdahon (Doubs)                  |
| 2 - Forêts de Biélorussie            | 7 - Heidelberg (Gouvernement général) |
| 3 - Deutsch-Eylau (Prusse orientale) | 8 - Tarbes (Hautes-Pyrénées)          |
| 4 - Strasbourg (Allemagne)           | 9 - Loches (Indre et Loire)           |
| 5 - Noidans-le-Ferroux (Haute-Saône) |                                       |

1-2-3-4-5 : Trajet du 102e bataillon ukrainien

3-4-6 : Trajet partiel du 118e bataillon ukrainien

7-8-9 : Trajet partiel du groupe ukrainien passé dans le maquis près de Loches

Photos tirées de la collection personnelle du Général Bertin



Maquis C 134 aux Évêques. Le 2<sup>e</sup> à droite est Simon Doillon (*Coll. de l'Auteur*)



Simon Doillon entre deux aviateurs anglais abattus et en cours d'acheminement vers la Suisse (*Coll. de l'Auteur*)



**Général Pierre BERTIN**

## **RESISTANCE EN HAUTE-SAÔNE**

***Dominique Guéniot éditeur 1990***

### ***Le BOA***

*Le Bureau des opérations aériennes*, ce fameux BOA (appellation employée uniquement en zone Nord. En zone Sud où cette organisation a débuté et évolué de façon différente, elle s'appelle successivement « Service des opérations aériennes et maritimes » SOAM, puis « Centre d'opérations de parachutage et d'atterrissage » COPA, et enfin « Section des atterrissages et des parachutages » SAP) est un organisme distinct des Forces françaises de l'Intérieur au profit desquelles il travaille.

Créé par Jean Moulin en avril 1943 à partir des éléments de liaison déjà en place auprès des mouvements, il s'est d'abord articulé en « blocs » territoriaux, la Haute-Saône étant incluse dans le bloc Est, dont le commandant Pichard (Bel) a la responsabilité.

A partir d'août 1943, la mission de Pichard s'adapte à la région D en cours d'organisation. En avril 1944, appelé à d'autres fonctions, il sera remplacé par Carré (Notaire) en sous-région D 1 et par le capitaine Jolinon (Excellence) en D 2.

Excellence est « adapté » au DMR Hanneton à qui il est régulièrement subordonné ; ce qui dans les relations quotidiennes n'ira pas sans quelques grincements. Entre autres, pour l'emploi des transmissions sur lesquelles le lieutenant-colonel Hanneton entend exercer un contrôle strict.

La Haute-Saône qui relève de la compétence de Jolinon a, pour sa part, encaissé de sévères coups du destin. Son premier chef BOA, Roger Philippson, pris dans une rafle à Dijon, le 29 janvier 1944, avec d'autres chefs départementaux, a été remplacé par un certain Georges Neumann, puis par le Dijonnais Albert Heinzélé, Bébert dont la base se tient à Villers-Vaudey (Dumont, de Lorraine, est l'un des agents BOA). Il a sous ses ordres des équipes de parachutage composées de volontaires et appelées « Comités de réception ». Chacune de ces équipes est affectée à un terrain homologué à Londres. Parmi ces équipes, on cite celles de :

Morey, commandée par l'instituteur du village Michel Fenard,

Confracourt, commandée par Bazeau, qui sera fusillé par les occupants et remplacé par Mortier.

Distinctes des F.F.I., ces équipes leur sont parfois associées, par exemple pour protéger un terrain en cours d'opération, pour aider à l'évacuation et au camouflage du matériel reçu. C'est ainsi que le capitaine Lamboley, commandant le groupement de Gray, assure également les fonctions de chef d'équipe de parachutage, comprenant 20 gradés et hommes, pour l'ensemble des terrains situés dans sa zone d'action (outre le capitaine, les 19 équipiers fournis par les maquis se répartissent ainsi : Pesmes, Lieutenant Guillemot et 7 hommes, Quitteur, Sous-Lieutenant A Gauthier et 2 hommes, Essertenne, Lieutenant Dubois et 4 hommes, Gray, Lieutenant Lafitte et Fanet ainsi qu'un aspirant, Gy, sergent Saulnier).

*L'homologation d'un terrain* est prononcée par la RAF sur demande émanant du BOA et passant par le canal du BCRA (les diverses missions (Jedburg, SOE...) suivent leur procédure propre, plus directe et plus rapide).

Un terrain se définit par ses coordonnées sur la carte Michelin (que les Anglais reproduisent massivement et qui servira de carte de base aux unités débarquées à partir du 6 juin 1944). Pour les lecteurs qui s'intéressent au procédé, voici à titre d'exemple, la définition de celui de Confracourt :

*Six - Six* : il se trouve sur la carte n° 66.

*Quatre - huit - trois - huit* : sa longitude se situe à 48 mm à l'est du méridien 3,80 gr.

*Huit - cinq - deux - huit* : sa latitude se situe à 85 mm au nord du parallèle 52,8 gr.

*Deux - deux sud de Combeaufontaine* : ce qui correspond à 22 mm au sud de la localité.

Pour les méridiens et les parallèles, on ne retient que les deux chiffres de part et d'autre de la virgule.

### ***Réceptions sur Aquarelle***

Le terrain homologué reçoit un nom et une phrase code qui passera aux émissions en français sur la BBC. C'est ainsi que le terrain de Confracourt s'appelle Aquarelle et que le message *Ne louvoyez pas sur le rail*, diffusé le 9 septembre 1944 à 13h30, 19h30 et 21h30 annonce une opération de largage durant la nuit suivante. Il est suivi de la formule complémentaire *quatre fois avec neuf amis*, ce qui signifie que les avions seront au nombre de quatre et que neuf parachutistes seront largués.

Le sol est sec, le temps magnifique et la lune brille, condition obligatoire car, seule, elle permet aux équipages de localiser un terrain non muni d'un poste de

radioguidage ; ce qui est le cas général (Pour la région D, il n'existe qu'un seul poste EUREKA affecté à un terrain du Jura (rapport Excellence)).

Compte tenu de la distance à parcourir et du décollage qui doit s'effectuer dans l'obscurité, l'arrivée des appareils est prévue vers une heure du matin.

L'organisation et l'équipement du terrain, la protection de l'opération, la réception des personnes larguées, la récupération, l'évacuation et le camouflage des colis incombent au chef de terrain Mortier secondé par son adjoint Robert Ponsot. Les éléments de protection lointaine et rapprochée sont fournis par le maquis Darc et par le bataillon ukrainien Buk bivouaquant dans les grands bois de Confracourt.

Quand les avions arrivent, tous les acteurs, avec les accessoires nécessaires sont en place depuis longtemps.

Les appareils perdent de l'altitude et s'orientent en tournant au-dessus de la vaste clairière de Confracourt. Le ruban argenté de la Saône, au sud et le carrefour routier de Combeaufontaine, au nord, offrent des repères indiscutables. Sur le terrain même, trois lampes rouges alignées suivant la direction de la bise qui souffle depuis plusieurs jours indiquent au pilote la route à suivre. Un quatrième feu, blanc, à 10 mètres de la 1ère balise rouge, du côté de l'arrivée de l'avion émet, en morse, le signal de reconnaissance, en l'espèce la lettre D : un trait, deux points .

|         |      |   |   |                           |
|---------|------|---|---|---------------------------|
|         | 1    | 2 | 3 |                           |
| avion → | *    | * | * | ← vent nord-est sud-ouest |
|         | 10 m |   |   |                           |
|         | *    |   |   |                           |
|         | 4    |   |   |                           |

Le manipulateur compte lentement : un, deux, trois, arrêt..., un, arrêt..., un, arrêt prolongé..., un, deux, trois, arrêt...

Le premier avion ayant ralenti au possible, vire au-dessus de Vauconcourt, s'aligne sur le clocher de Confracourt et se présente face au vent entre 150 et 200 mètres d'altitude. Après les claquements de toile des parachutes qui s'ouvrent, les grandes corolles descendent lentement tandis que le bombardier qui a remis ses moteurs à pleine puissance disparaît au-dessus de la forêt.

Deux autres avions largueront leur cargaison aussitôt après, mais le dernier ne viendra pas. On l'entendra longtemps tourner en direction de Port-sur-Saône, puis s'éloigner.

Les équipes de ramassage s'affairent à récupérer les conteneurs (de contenir. Terme remplaçant l'anglicisme *container*, seul existant et utilisé en 1944) au nombre de 30, avec leurs parachutes. Il importe en effet, de ne laisser aucun indice sur le terrain.



La totalité du chargement est emmenée sur des chariots de culture conduits par leurs propriétaires eux-mêmes vers des caches camouflées dans la forêt proche.

5 officiers, appartenant à la mission Proust (Barbier sur le rapport BOA) sont aussi, du même coup, tombés du ciel avec mission d'orienter les F.F.I. Dans leur rôle « d'avant-garde des troupes alliées progressant en vue de libérer le territoire national ». Il s'agit du lieutenant-colonel Booth (US), du capitaine Cornut (Fr) et de trois lieutenants américains. Ils s'installent au maquis de Confracourt, à côté du Buk.

Les 4 officiers manquants, passagers de l'avion n'ayant pas trouvé le terrain, sont largués dans la région parisienne. Avec eux, il y avait le ravitaillement attendu et surtout, leur poste radio. Incident fâcheux qui interdit toute communication avec les Franco-Américains approchant de la Comté, mais qui n'entraînera aucun accrochage malencontreux au moment de la prise de contact.

Les 5 officiers sont d'ailleurs « très sport ». Ils s'intègrent sans hésiter dans le monde maquisard et avec leurs carabines seront de toutes les embuscades des journées tumultueuses de la Libération.

*L'opération Aquarelle ne représente donc qu'un demi-succès.*

